

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 10 (1912)

Artikel: Charles Secrétan
Autor: Cornut, Samuel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-750656>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHARLES SECRÉTAN

Tout jeune encore et nouveau venu dans la vie d'étudiant, j'avisai un jour, à Lausanne, dans un groupe de professeurs, un grand et gros homme aux traits rebondis, qui parlait haut et riait bruyamment. Je demandai son nom. „Comment, me dit un camarade, tu ne le connais pas? C'est le *Philosophe*.“

Le Philosophe: c'est ainsi qu'on appelait à Lausanne Charles Secrétan. Son nom, certes, avait retenti jusque dans mon village, où notre pasteur, me parlant de lui, l'avait comparé à Fichte et à Schelling. Mais je me figurais qu'un penseur devait être une manière d'ascète à l'œil éteint, aux joues creuses. Par bonheur, la longue barbe blanche du jovial vieillard rajustait un peu les choses: sans cette barbe de patriarche, son large rire m'aurait un peu scandalisé.

Depuis lors, j'ai eu le bonheur d'approcher du „Philosophe“ non seulement comme son élève, mais dans l'intimité; et j'ai dû reconnaître que je m'étais trompé deux fois à son sujet. Charles Secrétan n'était ni un ascète, ni un bon vivant: tout en jouissant largement de la vie, il fut, dans le sens le plus complet, mais aussi le plus noble du mot, un homme. Je l'ai vu tout étincelant d'enthousiasme ou de généreuse colère; et j'ai recueilli de sa bouche, au moment où il touchait presque à la mort, quelques-unes de ces paroles où la solennité de l'heure imprime une belle et sereine gravité; mais surtout, je l'ai lu: ses pages les plus didactiques n'ont rien d'un froid logicien, sont toutes frémissantes de l'immortelle jeunesse du cœur.

Le livre que M^{lle} Louise Secrétan¹⁾ vient de consacrer à la mémoire de son père me semble digne de lui, et je l'y retrouve tout entier, même avec ses défauts. Car le culte intransigeant, parfois même imprudent de la vérité que Charles Secrétan professa toute sa vie, est un de ces titres de noblesse qu'on n'aurait garde de laisser tomber en déshérence dans une famille.

* * *

Le Lausanne où, le 19 janvier 1815, naquit Charles Secrétan, était encore la petite ville féodale dont le profil crénelé couron-

¹⁾ *L. Secrétan*: Charles Secrétan. Lausanne, Payot 1911.

nait la crête de trois collines. Mais elle s'ouvrait largement, par toutes les brèches de son mur d'enceinte, sur les campagnes et l'azur immense du ciel ou de l'eau. Le premier geste de personnalité consciente qu'on nous rapporte de l'enfant, âgé de sept ans, est une protestation: son père voulait installer la famille dans une maison qui n'avait pas de vue sur le lac! Pendant toute sa vie, le Philosophe gardera, aussi vif, aussi intransigeant, cet amour de la nature: il fallait à ses yeux myopes l'immensité des perspectives et la splendeur des paysages alpestres. Intelligence précoce, la passion de la lecture le faisait, il est vrai, se jeter à plat ventre sur des bouquins poudreux entassés dans un galetas; mais, pour le tirer de sa poussière classique, il suffisait de prononcer ce mot magique: Montreux. Montreux, l'Arcadie où il allait passer ses vacances d'été! Montreux, sa commune d'origine, la vieille terre vaudoise où l'on aurait eu de la peine à trouver une hôtellerie, où les noyers penchaient sur le lac leurs larges feuilles toutes trempées d'azur humide; où la vie était bonne, était facile et souriante. On mangeait ferme et l'on buvait sec, au retour des longues courses dans les montagnes: le jeune Secrétan et ses frères trouvaient, en rentrant, la grosse clef de la cave pendue à portée de leur main, et ils ne se faisaient pas faute de la décrocher souvent...

Ce riche tempérament physique, cette robuste constitution semblaient annoncer un de ces Vaudois comme il y en a tant, épicuriens, bons enfants, d'une moralité moyenne; mais les bonnes fées avaient déposé dans son berceau ce double talisman: une brillante intelligence et l'instinct religieux. Une femme d'élite, une Écossaise d'une piété un peu mystique, exerça sur l'adolescent une influence dont une page cent fois citée de Secrétan nous conserve le souvenir. C'est dans son ouvrage: *la Religion et la Croyance* que se trouve cette allusion à une heure inoubliable où lui fut révélé quelque chose des réalités supérieures du monde invisible, dont il allait garder désormais la nostalgie:

„Si j'ai quelquefois envié le don de l'éloquence, c'eût été pour fixer l'instant où, dans une soirée d'hiver, sur la terrasse d'une vieille église, je sentis entrer en moi, avec le rayon d'une étoile, l'intelligence de l'amour de Dieu...“

Je ne prolonge pas la citation d'une page trop connue;

mais ceux qui ont lu *la Philosophie de la Liberté*, l'ouvrage capital de Secrétan, verront dans ces lignes le premier éclair qui annonce sa métaphysique.

D'ailleurs ces heures d'extase religieuse n'altérèrent et surtout n'assombrirent point une nature expansive, d'humeur inégale, mais faite pour éprouver et pour inspirer l'amitié la plus passionnée. Etudiant de Belles Lettres et de Zofingue, il se lie avec des camarades qui s'appellent Ernest Naville, Félix Bovet, Juste Olivier; il prend feu à la perspective d'une poésie romande, dont ce dernier lui a communiqué le rêve généreux; il fait des vers, il se croit poète, il le sera en effet, moins dans ses pauvres rimes que dans les géniales visions de *la Philosophie de la Liberté*, cette épopée métaphysique.

Mais personne, à ce moment-là, pas même Charles Secrétan, ne prévoyait sa glorieuse vocation. Il ne savait qu'une chose, c'est que, malgré ses convictions religieuses, malgré le désir de sa mère, il ne serait jamais pasteur. Son père lui faisait ébaucher son droit, qui lui souriait peu. Une grande amie, une véritable sœur aînée, pour laquelle le jeune homme éprouva un moment une amitié plus que fraternelle, une femme célèbre alors par sa beauté et par son talent poétique, M^{me} Juste Olivier, trouva le mot divinatoire: „Vous serez philosophe!“

C'est ainsi que, dans la carrière en apparence si austère de ce penseur, des femmes distinguées ont veillé sur lui dès sa jeunesse, lui ouvrant les portes mystérieuses de l'avenir: une Écossaise lui montre le ciel; une femme poète lui inspire son premier amour et devine son génie; bientôt, M^{me} Vinet va exercer sur lui une action un peu différente, mais non moins heureuse.

Nous sommes en 1835. Vinet était encore professeur à Bâle, où Charles Secrétan s'arrêta quelques mois, avant de se rendre à Munich pour y poursuivre ses études de droit. Le jeune homme plein de promesses, débordant de vie, exubérant, d'humeur inégale, impatient du joug et piaffant comme un poulain rétif, intéressa, attacha et choqua tout ensemble Vinet et sa femme, qui se dépensèrent pour adoucir un peu les angles d'une nature franche et honnête, mais si âpre au contact. Dans la conversation, il coupait la parole aux gens âgés, aux savants, à ses maîtres; on n'entendait que lui, il fonçait sur son contradicteur; c'était le

boulet de canon. M^{me} Vinet, en particulier, lui fit doucement la leçon, avec la sympathie, mais aussi la franchise d'une mère. Quant à Vinet, le grand psychologue trouva le mot juste pour caractériser chez Secrétan le sérieux chrétien uni à la présomption juvénile: „Vous êtes, lui dit-il, plus humble que modeste.“

Mais c'est à Munich que Secrétan trouva enfin la voie qui devait justifier la parole prophétique de M^{me} Olivier: il y passa toute une année aux pieds de la chaire où enseignait un petit vieillard à figure socratique, à tournure militaire, qui donnait ses cours le soir, entre deux bougies. Ce petit vieux s'appelait Schelling.

Ce fut d'abord pour l'étudiant un enthousiasme, une fascination de courte durée, il est vrai; mais cette ivresse métaphysique n'en fut pas moins féconde. Ses lettres datées de 1836 ne tarissent pas sur le „tout qui s'élève au moi“; sur „l'esprit mystérieux qui est comme fixé, comme éteint dans la pierre, qui dort dans la plante, qui rêve dans l'animal et qui pense dans l'homme“. Ce processus fatal qui, dans le système de Schelling, limite en l'affirmant la liberté divine, enchantait, chez Secrétan, le métaphysicien-poète tout en satisfaisant le penseur. Ce n'est que plus tard, en écrivant la *Philosophie de la Liberté*, que le disciple, devenu à son tour un maître de la pensée, rejettera cette doctrine d'une liberté divine limitée et, si je puis dire, unilinéaire.

Mais la philosophie n'absorbait point toute l'activité de cet homme de vingt ans, qui se mettait chaque jour, à quatre heures du matin, à sa table de travail, ne s'y arrachant que pour aller voir ses maîtres et pour jouir des bonnes heures de l'amitié. Un autre de ses professeurs l'enthousiasma presque autant que Schelling: ce fut le génial naturaliste Karl Schimper, qui l'initia aux sciences d'observation et lui fit comprendre la solidarité de l'homme avec toute la nature, dont l'humanité est le couronnement. Ici encore, nous entrevoyons une des grandes lignes qui entreront dans le système de Secrétan lui-même. Mais à quoi ne s'intéressait-il pas dans cette féconde année 1836? Histoire, géographie, anatomie, botanique... M^{me} Vinet poussa un cri d'alarme: „Vous vous dispersez et en oubliez le droit!“ En effet, bien que Secrétan se préparât à passer, avec succès du reste, sa licence en droit, il suivait son

instinct de philosophe en faisant le tour, comme Descartes, comme Kant, de toutes les connaissances humaines.

Nommé, en 1838, professeur de philosophie à l'Académie de Lausanne, à ce moment unique où la modeste école de théologie fondée par les Bernois accueillait Vinet, Sainte-Beuve, Miçkiewikz et d'autres esprits de premier ordre, le jeune penseur fut tout de suite remarqué pour son enseignement original et brillant, bien qu'il „criât ses cours“ avec un feu qui du moins témoignait de son tempérament et de sa conviction!

Hélas, ce beau moment de la jeune Académie fut des plus courts: la révolution de 1845 la décapita, à la lettre, en destituant ses professeurs les plus distingués. Secrétan dut accepter l'hospitalité de l'Académie de Neuchâtel, où il passa seize annnées d'abord heureuses, puis affligées d'épreuves si lourdes que sa raison parut un moment se voiler. Mais je ne puis que mentionner les deux grands évènements de sa vie, qui prennent place dans ces années-là: son mariage et la publication de son grand œuvre philosophique.

Avec sa sensibilité vive et excitable, ses inégalités d'humeur, son tempérament tout en contrastes, aujourd'hui fort et joyeux, demain abattu, Secrétan avait besoin d'être complété, rasséréné, parfois appuyé par une compagne à la fois pleine de douceur et de tranquille fermeté. Il la trouva dans la personne de M^{lle} Marie Muller, une jeune Bavaroise catholique, et qui le resta, tout en communiant avec son mari par dessus les rites et les dogmes divergents. Dans l'épreuve qui s'abattit sur eux à plusieurs reprises, frappant leurs enfants à coups mortels et redoublés, atteignant même pour un temps la haute, la géniale raison du philosophe, M^{me} Secrétan, de son clair regard et de son geste tranquille, sut diriger la famille désemparée; et elle ramena la paix dans l'âme tumultueuse de celui dont elle fut, à ce moment-là, moins la compagne que la sœur de charité.

C'est dans l'intervalle de ces lourdes épreuves que parut, en 1849, *la Philosophie de la Liberté*. Comment résumer en deux lignes ce monument d'une pensée métaphysique à la fois très hardie dans son appareil de démonstrations et très chrétienne dans ses conclusions? Après avoir fait la critique de tous les grands systèmes qui ont essayé de dissiper le mystère de la cause

première, Secrétan, proclamant l'absolue liberté de l'être absolu, nous le montre créant par „pur amour“ le monde et l'humanité. Une humanité libre, et qui abuse de sa liberté pour faire le mal, ce qui, par un nouvel effet de l'amour divin, nécessite la médiation de „l'homme-Dieu“ ! Jésus-Christ est le point de rencontre de l'humanité purifiée et de la divinité incarnée; il a réparé par sa mort les effets d'une chute initiale dont nous fûmes tous coupables et participants, toute l'humanité étant solidaire dans le mal comme dans le bien . . .

C'est tout ce que nous pouvons dire de cette œuvre capitale, dont Secrétan oublia ou répudia plus tard les audaces métaphysiques, en se cantonnant, dans ses publications subséquentes (*la Raison et le Christianisme*, *la Civilisation et la Croyance* etc.) dans les applications morales ou sociales de ses principes. Mais s'il faisait lui-même bon marché, dans les dernières années de sa vie, de son grand ouvrage, la France, d'abord réfractaire à ses idées, finissait par saluer en lui un des plus puissants génies métaphysiques de notre temps. Son pays natal, réparant une grave erreur, le rappelait en 1866; toute la jeunesse studieuse de l'Europe, venue pour assister à l'inauguration de l'Université de Lausanne, acclamait le penseur septuagénaire; tout Lausanne s'unissait pour fêter, en 1888, son jubilé de cinquante années dans l'enseignement; Montauban, Paris, l'appelaient pour entendre sa parole; l'Institut de France le nommait membre correspondant . . . Tous ces honneurs étaient la revanche des mauvais jours passés. M^{me} Secrétan, qui avait mérité sa bonne part dans cette glorieuse réparation, eut encore le bonheur d'en saluer l'aurore. Celui dont elle avait été la fidèle compagne ne lui survécut d'ailleurs que cinq ans: il mourut le 19 janvier 1895. Mais sa pensée nous reste: à Paris même, dans les conférences de philosophie de la Sorbonne, son nom, j'en suis témoin, est un de ceux qu'on prononce le plus souvent, et avec le plus de respect. Son portrait, à côté de celui de Tolstoï, orne la grande salle de travail de l'Union pour la Vérité. Et l'Allemagne, si du moins elle s'occupe encore de métaphysique, se doit à elle-même d'honorer l'ancien étudiant de Munich, qui a corrigé et magnifiquement complété la pensée de Schelling.

PARIS

SAMUEL CORNUT